



Bulletin édité par Agoraphilo N° 195 – avril 2021

Sommaire de ce numéro

L'atelier Philo :	2
Le café philo :	
Le travail : nécessité, droit ou devoir ?	2
La fraternité, dans notre devise, est-elle une vue de l'esprit ?	5
Le Divan Littéraire	9
Bulletin d'adhésion :	10

Agenda d'Agoraphilo

09/04/21	Atelier Philo	Marx, actuel ?
17/04	Café-philo Noisy	La liberté est-elle source de bonheur ?
21/04	D L (Cachan)	La nuit des béguines, d'Alice Kiner
26/04	Divan Littéraire	Les comédiens, de Graham Greene
28/04	Café-philo Chelles	La pulsion de mort peut-elle expliquer le monde actuel ?
00/05/000/		
03/05/2021	D L (Vincennes)	La femme aux cheveux roux, d'Orhan Pamuk
03/05/2021	D L (Vincennes) Atelier Philo	La femme aux cheveux roux, d'Orhan Pamuk Marx, actuel ?
, ,		,
09/04/21	Atelier Philo	Marx, actuel ?
09/04/21	Atelier Philo Café-philo Noisy	Marx, actuel ? Le travail : nécessité, droit ou devoir ?

Informations pratiques:

Les Café-Philo de Noisy-le-Grand ont lieu

le 3^{ème} samedi du mois à 19 h 30 précises à la Maison 8 rue 20160 Noisy-le-Grand

Les Café-Philo de Cheunt organisés

le 4^{ème} rue Jean-Moulin, à Chelles

tout l'historique, l'actualité et les à-côtés des café-philo sur www.agoraphilo.com

Les Divans Littérair

Le 3^{ème} a mois, à partir de 19 h 30 Au 93 reaget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand,

La suite des débats sur ledivanlitteraire.wordpress.com

Editorial

Des débats toujours en... visio-conférence ! (Si vous pensez ne pas recevoir les codes d'accès, n'hésitez pas à les réclamer !)

De l'avis général, et puisqu'il n'y a pas d'autre solution, nous entendons souvent : « c'est mieux que rien! »

Si l'horizon se dégage, quand nous pourrons nous réunir dans les salles habituelles, nous vous le signalerons, et quand nous serons autorisés à « dîner » ensemble, nous le ferons aussitôt!

Participez, et faites participer à tous nos débats

Le président

Atelier philo

L'atelier philo est un lieu de débat qui questionne des textes, des auteurs – où chacun peut présenter ses interrogations, exprimer ses critiques...

L'entrée est libre : aucune condition de diplôme, d'âge, etc. n'est exigée. Chacun peut y prendre part.

Sous une seule condition : veuillez vous annoncer à l'avance en téléphonant au 01 43 04 46 37

Venez participer à ces discussions qui se poursuivront toute la saison.

L'Atelier Philo à lieu, généralement le 2^{ème} vendredi du mois, à 14 h, au 4 allée de la Grotte, Noisy-le-Grand

Cette année:

Nous nous intéressons au déterminisme, au matérialisme et la place de la liberté ou de la conscience humaine, en particulier grâce aux écrits philosophiques de Karl Marx, mais aussi de ses glorieux prédécesseurs.

Qu'est-ce que Marx peut nous apporter aujourd'hui?

L'atelier philo propose une démarche qui devrait être naturelle : lire les textes de Marx lui-même d'abord, et ne le commenter et discuter qu'ensuite.

Des « outils » sont mis à la disposition des participants : les définitions des principaux concepts pour permettre de comprendre de quoi il s'agit quand le texte examiné parle par exemple de classe, ou de plus-value, ou de capital et de salariat...

Chacun peut donc les mettre en question.

Le café philo

Eugène Calschi

Noisy-le-Grand, 15 mai 2021

Le travail : nécessité, devoir ou droit ?

La question telle que posée considère la nature du travail comme comprise *a priori* et comme ressortissant totalement à la sphère sociale. Le fait que le travail soit d'abord activité humaine portant sur les choses, rapports avec la nature ou rapports humains, s'en trouve effacé. La question porte sur le point de vue de l'individu: doit-il, ou non « travailler »? Et demander si travailler est un droit subvertit le sens du terme « travail »: il s'agit, cette fois, de l'emploi.

L'homme est un être de nature et un animal social. Être de nature, il est indissociable de celle-ci: matériellement, il en tire ses moyens d'existence et par-là même exerce sur elle son action, pour le meilleur et pour le pire.

Ce rapport à la nature est d'abord simplement biologique comme pour toute espèce animale : sous la forme de la prédation. Mais dès que l'homme – et/ou l'australopithèque – interpose entre lui et ses proies, ou les fruits qu'il collecte – un outil, la plus simple pierre d'abord ramassée et conservée à cette fin, puis modifiée pour plus d'efficacité, les choses changent : l'homme n'est plus simplement conscient de ses actes, il les prévoit, il les pense à l'avance. Peut-on dire qu'une forme primitive de travail est ainsi apparue ? A moins que ce soit avec l'invention du feu et le passage à des aliments cuits, des produits naturels transformés ?

L'essentiel, et le décisif : l'homme est passé de la consommation des produits tels quels de la nature à leur transformation.

Le premier mode de rapport à la nature, la simple prédation, prend une forme collective dans le cas de l'espèce humaine dotée d'instincts sociaux, mais demeure néanmoins simple effet des lois de la nature. Le deuxième est par définition activité collective, activité sociale qui oppose l'homme à la nature. A l'évolution biologique s'ajoute et s'oppose le développement d'une culture. Une étape nouvelle dans l'évolution et décisive dans l'humanisation de l'homme.

En tant qu'activité sociale, le travail prend de nombreuses formes. Travail libre des agriculteurs-éleveurs primitifs (sauf tributs prélevés déjà par des Etats en formation); esclavage, servage, encadrement par des corporations, salariat.

Le fait que les formes se soient succédé peut suggérer que la dernière, le salariat, n'est pas éternel. Une question que ces dernières années ont soulevée de façon concrète. Par le chômage, le travail partiel, l'uberisation d'une part, éléments de la crise du capitalisme; par le développement des nouvelles technologiques, qui tendent à réduire la durée de travail nécessaire à volume de production constant – ouvrant sur la réduction de la journée de travail nécessaire.

A quoi, historiquement et logiquement, correspond l'apparition du travail ? La révolution néolithique a consisté précisément dans ce passage de la prédation à la production, entraînant un essor démographique – à moins que ce dernier ne soit la cause de ce passage -, à la poursuite de leurs deux accroissements et de celui corrélatif de nos besoins. En ce sens, nous pouvons dire que nous sommes plus que les héritiers de cette révolution, nous avons démesurément développé le processus qu'elle a engagé, mais nous ne l'avons pas, - ou pas encore - dépassée :

« Le Néolithique n'est pas un simple espace archéologique. [...] Ce moment où l'humanité a basculé vers ce qu'on appellerait aujourd'hui la 'croissance', c'est-à-dire sur une forme de pression sur l'environnement engendrant des déséquilibres devenus sans cesse plus aigus, pour ne pas dire inquiétants. De ce fait aussi, le Néolithique est partie prenante du débat philosophique sur la place de l'homme dans la nature et sur le sens de sa trajectoire passée et future. [...] Une révolution 'humaniste' dans le sens où l'homme se lance dans la première grande tentative de son histoire pour repenser un ordre naturel millénaire et pour élargir sa propre responsabilité. On regrettera seulement que cette exploration, jamais achevée, ait conduit à des dérives dont nous n'avons pas fini de payer le prix »

(J. Guilaine, *Une révolution 'humaniste'*, in Demoule (Dir.), *La révolution néolithique*, CNRS Editions, 2009, p. 473)

La notion de « travail » n'a pas toujours existé, et il n'a pas toujours existé de mots pour le dire – le nommer. En faire un historique serait ici hors sujet. Hegel et Marx nous semblent en proposer les meilleures analyses, et donc le meilleur point de départ. Hegel :

« § 196 – Le travail est l'activité médiatrice qui consiste à produire et à acquérir des moyens particularisés appropriés à des besoins également particularisés. Par son travail, l'homme différencie à l'aide de procédés variés le matériel que la nature lui procure immédiatement pour l'adapter à des fins multiples. Cette mise en forme par le travail donne au moyen sa valeur et son utilité, de sorte que l'homme utilise essentiellement pour sa consommation des produits du travail humain et les efforts humains [investis dans ces produits]

§ 197 – La diversité des intérêts et des objets a pour effet le développement de la culture théorique. Il ne s'agit pas seulement d'une représentations diversité de connaissances, mais aussi de la mobilité et de rapidité dans l'enchaînement des représentations, de la capacité de saisir des rapports complexes et universels, etc. C'est la culture de l'entendement en général et, par conséquent, aussi du langage. La formation pratique par le travail consiste dans le besoin qui se crée lui-même et dans l'habitude de l'occupation en général, ensuite, pour chacun, dans la limitation de son activité, soit en fonction de la nature du matériel, soit surtout en fonction de la volonté des autres. Elle consiste dans une habitude qui s'acquiert par cette discipline, l'habitude d'une activité objective et d'une habileté d'ordre général. »

(Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Vrin, 1993, p. 222)

Marx reprend cette analyse – mais aussi met en évidence la forme que prend le travail, point omis par Hegel:

« Le travail est tout d'abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une force naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêtons pas sur cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ [...] »

(K. Marx, *Le capital*, Editions sociales, 1978, L. I^{er}, t. I, p. 180)

Le point de départ n'est justement pas celui de Hegel : c'est en tant qu'être de nature que l'homme

avril 2021

a des besoins, et le travail est d'abord rapport à la nature. Ensuite doit être précisé ce qui distingue le travail de l'homme de l'activité vitale de l'animal :

« Notre point de départ, c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. »

(K. Marx, *Le capital*, Editions sociales, 1978, L. I^{er}, t. I, p. 180)

Le travailleur « s'objective » - si on peut le dire ainsi – dans le produit du travail. Toute la question est de savoir dans quel contexte social se produit cette « objectivation ». La division du travail a séparé le travailleur de la maîtrise de sa production en le soumettant au marché, le capital, en séparant le travailleur des moyens de production (et par la suite également des conditions de travail), prive le travailleur de la propriété du produit, et par là de sa propre réalisation. Pour lui, le travail est devenu non pas accomplissement de sa personne, mais moyen de survie. Il doit louer sa capacité de travail à un tiers, le contrat de travail le met aux ordres de son employeur.

On sait que la notion d'aliénation apparaît au XVIII^e siècle (Rousseau, Kant) – à l'époque de la révolution industrielle

Le thème de l'aliénation est développé de façon constante par Marx : il définit objectivement le salariat en régime capitaliste :

« Le fait que se tiennent face au travail vivant le travail mort, à l'activité le produit, à l'être humain la chose, au travail ses propres conditions objectives en tant que sujets étrangers, autonomes, auto-consistants, en tant que personnifications, bref en tant que propriété étrangère, et sous cette forme en tant qu''employer', et 'commanders' du travail même, qui se l'approprient au lieu que ce soit lui qui se les approprie. Le fait que la valeur [...] et de façon plus développée les conditions de travail font face au travailleur en tant que propriété étrangère, en tant que leur propriétaire même ne signifie rien d'autre que ceci : elles lui font face en tant que propriété du non-travailleur, [...] comme le sujet en qui ces choses ont leur propre vouloir. s'appartiennent à elles-mêmes et sont personnifiées en puissances autonomes. [...]

(K. Marx, *Théories de la plus-value*, III, p. 562) Les individus se définissent par leurs fonctions – leur subjectivité en dépend. « L'être social détermine la conscience » :

« Les fonctions qu'exerce le capitaliste ne sont rien d'autre qu'exercice conscient et volontaire des fonctions du capital lui-même – de la valeur qui se valorise en suçant le travail vivant. Le capital ne fonctionne que comme capital personnifié, capital en tant que

personne, et le travailleur lui-même, que comme le *travail* personnifié [...] La domination du capitaliste sur le travailleur est en conséquence la domination de la chose sur l'être humain, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur [...] C'est dans la production matérielle, dans le procès de vie véritablement social – car c'est cela que constitue le procès de production – tout à fait le même rapport que celui qui se manifeste sur le terrain idéologique de la *religion*, l'inversion du sujet en l'objet et vice versa. »

(K. Marx, *Manuscrits de 1863-1867*: *Le Capital*, livre premier, chapitre VI, p. 131-133)

L'usage courant, dans nos sociétés, assimile le travail à une activité rémunérée Mais avec un flottement : « j'ai un travail » n'a pas la même signification que « j'ai du travail ».

Aujourd'hui, c'est pour l'essentiel sous la forme du salariat que se présente le travail. Dans un pays comme la France, 90% des actifs sont salariés. Les autres formes – par exemple l'artisanat, les travailleurs indépendants (dans la santé par exemple) - ne jouent qu'un rôle à la fois indispensable mais aussi de service, et, en ce sens, subsidiaire. Mais nombre de ces activités sont elles-mêmes transformées en activités salariées, transformation caractéristique de notre système social. Du même coup, et l'actualité le démontre quotidiennement, si le travail en tant qu'emploi est utile au salarié à qui il doit ou devrait permettre de vivre, il l'est encore plus à l'employeur en tant que source réelle de son profit.

Jamais une somme d'argent n'a par elle-même produit de profit quelconque : la cassette d'Harpagon ne lui rapporte rien, sinon des ennuis le jour où elle est volée, et si Harpagon s'enrichit, cette cassette n'y joue aucun rôle. L'argent, pour qu'il « rapporte », il faut d'abord l'investir dans une activité productive. On sait ce que cette expression signifie : une machine sans travailleur pour la faire tourner ne produit ni ne rapporte rien à son propriétaire. La source de la richesse, c'est le travail.

Poser la question de l'utilité du travail, c'est poser la question de savoir à qui appartient le produit du travail. Dans notre société capitaliste, c'est au propriétaire de l'entreprise. Ce dernier, une fois le salaire payé, en demeure maître. Tout se joue là, dans la répartition de ce que l'on appelle « la valeur ajoutée » : quelle part en servira au payement des salaires, et quelle part au profit du capital investi dans l'entreprise ? Les dividendes ont en une trentaine d'années été multipliés par trois à quatre. D'où la pression continuelle sur ce que le patronat,

les médias et les gouvernements successifs appellent le « coût du travail », et le silence total sur le « coût du capital », lequel augmente continuellement.

On comprend ainsi pourquoi est apparue cette nouvelle catégorie dite de « travailleurs pauvres » : ils ont un emploi, ils travaillent, mais leurs salaires ne leur permettent pas de vivre. On comprend aussi s'intensifient pressions pourquoi les l'augmentation de la productivité, la réduction des effectifs... Ces pressions par lesquels un nombre croissant d'entreprises vont jusqu'à pousser des salariés au suicide. L'objectif n'est pas le produit ou le service utile aux autres, il est devenu la maximisation du profit. Aux dépens des salariés, mais aussi, chacun le sait aujourd'hui, en gaspillant, voire en détruisant les ressources naturelles.

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », dit la Genèse qui assimile le travail à une punition. La Genèse reflète ainsi une grande partie de la réalité. Il ne vient pas à l'idée de ceux qui la répètent que le travail peut être source de satisfaction. C'est pourtant le cas pour nombre de travailleurs, principalement peut-être pour des professions où les résultats du travail peuvent être d'un grand retentissement où et ses formes peuvent être pourtant particulièrement exigeantes intellectuellement, mais aussi physiquement : par exemple, scientifiques et artistes y engagent toute leurs forces.

Le travail est une activité sociale qui a marqué un progrès dans l'histoire humaine. Par-là, il constitue un facteur d'intégration de chacun, il est une source de richesse matérielle, mais aussi de dignité individuelle, de valeur morale. Ses différentes formes ont pu être contraires à ces valeurs – elles tendent aujourd'hui à devenir monstrueuses, destructrices des hommes et de la nature. La question que pose la crise actuelle, au-delà de ses aspects conjoncturels, n'est déjà plus de savoir si un tel système ne va pas au mur, tant du point de vue écologique que du point de vue directement humain, mais si les hommes sauront en prendre suffisamment conscience pour trouver en eux les ressources et la dignité nécessaires pour le dépasser

Eugène Calschi

Chelles, 26 mai 2021

La fraternité, dans notre devise, est-elle une vue de l'esprit ?

La fraternité est à la fois une réalité et contraire à la réalité.

C'est aussi, des trois termes de la devise républicaine, celui qui a été le moins souvent analysé par les philosophes.

Ainsi, E. Balibar a avancé le concept d'« égaliberté » pour désigner une citoyenneté évolutive, principe quasi transcendantal, compatible avec l'idéologie libérale – mais aussi sans lien évident avec la fraternité.

Les philosophes se réfèrent souvent aux mythes grecs, - comme la lutte fratricide d'Etéocle et de Polynice pour le trône de Thèbes, sous les yeux de leur sœur impuissante, Antigone, ou bibliques, comme l'assassinat d'Abel par Cain (suit une longue liste : Isaac et Ismaël, Joseph et ses frères, Jacob et Esaü, ...) -, pour y voir l'image d'une humanité soumise à une pulsion de mort ou condamnée à n'attendre son salut que de la fin du monde.

On peut montrer que, des trois termes de la devise de la République, c'est pourtant la fraternité qui possède paradoxalement le plus de réalité.

La liberté est définie comme le respect des lois qui la limitent, et ceci le plus étroitement possible, comme le montrent les lois sécuritaires (une par an en France depuis le début des années 2000, et même deux lois en 2020). En un sens, les hommes ne sont libres vraiment que dans le cadre de leur propriété privée.

Les hommes naissent tous différents et inégaux. La seule égalité réellement possible, est celle qui leur assurerait les conditions d'un développement libre de leurs capacités individuelles, la possibilité de se réaliser pleinement. La Déclaration des droits de l'homme et du citoven le reconnaît :

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Affirmer que « les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droits », signifie qu'en fait, ils ne naissent ni ne demeurent libres et égaux.

Dans une pièce de François Bourcier, Fraternité, un personnage s'exclame :

- « Le terme Fraternité comme vous allez le constatez, n'est-ce pas, est polysémique : qui signifie qui a plusieurs sens :
- est-ce un sentiment ? Aimer les uns, c'est détester les autres diront certains,
- une abstraction possédant une existence réelle (ou simplement appartenant au monde des Idées)
- ou bien plutôt, une grossière généralisation de comportements réels observés chez les humains,
- ou un simple rêve...

Oui ... et Non, me direz-vous et vous aurez raison. »

S'agit-il de polysémie ou de différents aspects d'un même quelque chose qui reste à définir ? En effet, puisque l'homme est un « animal social », il faut bien que des liens unissent les membres des groupes humains.

C'est là, sans aucun doute, le point de départ, la racine, à la fois génétique et historique, de ce qu'est la fraternité. Dans *La filiation de l'homme*, Darwin présente une hypothèse qui justement prend les choses à la racine.

L'homme est un animal aux instincts sociaux particulièrement développés. La survie du groupe humain, peu pourvu de moyens naturels d'attaque ou de défense, dépend de la cohésion et de la solidarité du groupe., y compris avec les plus faibles, ceux que la sélection naturelle tend au contraire à éliminer. Une solidarité effective qui entraîne le développement d'un instinct de sympathie entre tous les membres :

« A mesure que l'homme avance en civilisation, et que les petites tribus se réunissent en communautés plus larges, la plus simple raison devait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et ses sympathies à tous les membres de la même nation, même s'ils lui sont personnellement inconnus. Une fois ce point atteint, seule une barrière artificielle peut empêcher ses sympathies de s'étendre aux hommes de toutes les nations et de toutes les races. Il est vrai que si ces hommes sont séparés de lui par de grandes différences d'apparence ou d'habitudes, l'expérience malheureusement nous montre combien le temps est long avant que nous les regardions comme nos semblables. La sympathie portée au-delà de la sphère de l'homme, c'est-à-dire l'humanité envers les animaux inférieurs, semble être l'une des acquisitions morales les plus récentes [...] »

(Darwin, La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe, p. 210)

« Combien le temps est long » dit Darwin... De même, il n'attribue pas à la seule sélection naturelle l'apparition de tous les instincts sociaux :

« toutes sortes d'animaux sont sociaux [...] chez l'homme, l'égoïsme, l'expérience et l'imitation viennent probablement renforcer [...] la capacité de sympathie [...] Il est cependant impossible dans de nombreux cas de déterminer si certains instincts sociaux ont été acquis par le jeu de la Sélection Naturelle, ou s'il s'agit du résultat indirect des autres instincts et facultés, tels que la sympathie, la raison, l'expérience et une tendance à l'imitation; ou bien s'ils sont le résultat d'une habitude très prolongée [...] »

(Darwin, La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe, p. 192, 193, 194)

L'essentiel est cependant là : le développement par une espèce d'animaux sociaux, l'espèce humaine, d'une culture, la civilisation, développement provoqué par la sélection naturelle et qui fait que cette espèce tend à lui échapper.

C'est ce que Patrick Tort appelle : « l'effet réversif de l'évolution » : la sélection naturelle impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale qui tend à exclure les comportements éliminatoires. Ainsi elle « sélectionne la civilisation qui s'oppose à la sélection naturelle »

Le travail, en tant qu'activité de transformation des produits de la nature pour les approprier aux besoins humains est la base des relations de notre espèce avec elle. Et en même temps la base du développement de la civilisation.

La civilisation n'est pas univoque. L'histoire de l'humanité est un développement contradictoire – selon Shakespeare, elle est « pleine de bruit et de fureur ».

L'étude des tombes de l'age de bronze semble montrer, avec un accroissement des richesses, à la fois l'instauration de la domination masculine et celle de la division de la société en classes sociales.

En Occident, l'Antiquité instaure l'esclavage :

« L'esclave est un bien acquis animé, et tout exécutant est un instrument antérieur aux instruments qu'il met en œuvre. Si donc il était possible à chaque instrument, parce qu'il en aurait reçu l'ordre ou par simple pressentiment de mener à bien son œuvre propre [...] alors les ingénieurs n'auraient pas besoin d'exécutants ni les maîtres d'esclaves »

(Aristote, *Politiques*, I, 4, 1253b)

Le citoyen grec ou romain est propriétaire des terres comme des hommes qui les mettent en valeur. Il est aussi le

propriétaire du produit.

Le Moyen âge sans éliminer complètement l'esclavage instaure le système féodal, avec le servage, système où, sous réserve d'un tribut en nature et en corvées au profit du seigneur, le paysan demeure libre du produit de son travail. L'échange marchand se développe, et les villes et une bourgeoisie marchande et artisanale le font avec lui. Par rapport à l'esclavage, le servage et les corporations sont un progrès – jusqu'à ce que, du fait des progrès techniques et des changements sociaux qu'il induit, ils ne soient plus qu'un obstacle au développement ultérieur. Ainsi, les fabriques qui apparaissent échappent par nature su système des corporations et exigent une mainœuvre libre de ses mouvements pour pouvoir louer ses capacités de travail en échange d'un salaire

A son tour, le salariat, caractéristique du nouveau système social, le capitalisme, est un progrès par rapport au servage, mais demeure lui aussi une forme d'aliénation de la grande masse des individus au profit des propriétaires des fabriques. Le travailleur n'est pas propriétaire du produit de son travail.

Le capitalisme est devenu la forme sociale dominante sur l'ensemble de la planète.

Une protestation philosophique, à l'époque de la transition, à la fin du XVIII^e siècle appelle à toujours considérer l'homme « comme fin », « non comme moyen » (Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, Œuvres, t. II, p. 285 sq.)

Ce qui pose la question du salariat, question que Kant n'a pas soulevée et, qu'en tant qu'homme de son temps, il ne pouvait pas soulever, à la différence de celle des domestiques, difficulté contournée par le passage de la formule

« Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle »

à « l'impératif pratique » suivant, bien moins exigeant :

« agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » ...

Le capitalisme est aujourd'hui en crise, une crise multilatérale, économique, écologique, sanitaire, sociale.

Et morale. Un cynisme sans appel chez les dominants et leurs idéologues. Par exemple :

Jean Artus, directeur de recherches à la banque Natixis (et membre d'un conseil d'économistes de de Macron) calcule fin octobre 2020 le « prix de la vie » d'un homme - environ 6 millions d'euros :

« Un mois de confinement strict coûte à court terme 5 points du produit intérieur brut [et à long terme encore] 2,5 points »

Le nombre de vies sauvées selon les épidémiologistes, serait d'environ 100 000. Conclusion :

« Un point de PIB représentant 24 milliards d'euros, ça fait très cher la vie »

« Très cher », parce qu'un homme rapporte moins :

« [C'est] bien plus que l'estimation de la valeur ajoutée d'un travailleur tout au long de sa carrière » (selon lui, avec un salaire moyen de 22 000 euros par an, une « vie » produit environ un million d'euros) Le calcul coût/bénéfice sert de mode de pensée des économistes officiels et médiatiques.

L'aliénation des travailleurs – travailler au profit d'une ou de plusieurs classes dominantes - a été la règle depuis l'apparition des classes sociales :

« Les trois termes de la devise républicaine sont non seulement inséparables, ils déclinent la progression d'une même conception. Cette conception est née de la lutte des classes, et grandit avec elle.

En France, la Révolution française l'invente après avoir changé beaucoup de choses : elle avait aboli les différences entre noblesse, clergé et Tiers-Etat. Et ouvert en même temps sur un développement qui s'est étendu à toute la planète *quand même*! Désigner sous le nom 'fraternité universelle' l'exploitation parvenue au stade international est une idée qui ne pouvait naître qu'au sein de la bourgeoisie! »

(Marx)

La Révolution est évidemment à l'origine de la devise républicaine. Elle a d'abord consisté en deux termes : liberté et égalité.

Fin 1792 une loge de francs-maçons prend pour titre distinctif « Liberté, Égalité, Fraternité »

En fait, l'idée en a mûri avec l'approfondissement de la Révolution. Elle est populaire. Les citoyens se saluent en disant « salut et fraternité ».

Camille Desmoulins écrit

« Quel spectacle touchant de voir les soldats citoyens se précipiter dans les bras l'un de l'autre en se promettant, liberté, égalité, fraternité. »

(Camille Desmoulins)

Robespierre propose cette devise en trois termes à l'Assemblée législative, mais en limitant son adoption à la Garde nationale :

« Article XVI. Les gardes nationales porteront désormais sur leur poitrine ces mots gravés : LE PEUPLE FRANÇAIS, et au-dessous LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE. Les mêmes mots seront inscrits sur leurs drapeaux, qui porteront les trois couleurs de la nation. ».

(Robespierre)

En 1793, le maire de la Commune de Paris, force motrice de la République, Jean Nicolas Pache, fait adopter officiellement en premier la formule et ordonnera le <u>21 juin</u> <u>1793</u> de la faire peindre sur les murs de la maison commune

« Je propose l'adoption de La République une et indivisible - Liberté, Égalité, Fraternité ou la mort ».

L'histoire du terme fraternité ne s'arrête pas là.

En avril 1848, alors que les ouvriers croyaient encore que la toute jeune deuxième république était sociale, Jean Batiste Belley, Député noir français de Saint-Domingue aurait fait ajouter le mot fraternité aux deux premiers « principes » de liberté et d'égalité.

Les premiers mouvements ouvriers ont parfois voulu voir tous les prolétaires comme des frères. Le mouvement anticolonialiste et antiraciste également :

« J'ai rêvé d'un monde de soleil dans la fraternité de mon frère aux yeux bleus »

(Léopold Séghar Sengor)

« J'ai un rêve aujourd'hui,

J'ai un rêve - qu'un jour, ma nation se lèvera et vivra la vraie signification de sa vérité comme allant de soi, que les hommes naissent égaux.

J'ai un rêve qu'un jour, sur les collines de terre rouge de la Géorgie, ou sur les bords du Mississipi, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité...»

(Martin Luther King Jr)

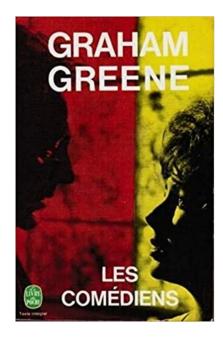
Le Divan Littéraire

On y parle d'un livre sélectionné à l'avance et lu par les participants. Les débats littéraires ont lieu le lundi soir, à 19h00 au 93, rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand. T : 06 16 09 72 41 Inscription, gratuite, souhaitée

Présentation des prochains débats :

Lundi 26 avril

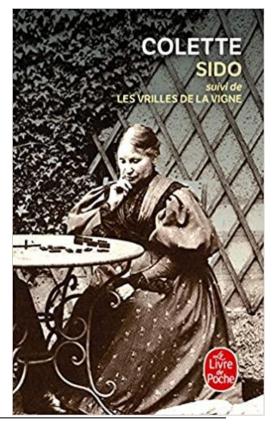
Les comédiens, de Graham Greene



L'île paradisiaque de Haïti est devenue un enfer sous la coupe de Papa Doc et des tontons macoutes. À travers l'histoire de quatre personnages – un couple d'Américains venu prôner le végétarisme comme remède à la violence, le propriétaire d'un hôtel qui veut sauver son bien et retrouver une douce amie, et le major Jones, enfin, escroc ou agent secret –, Graham Greene nous offre une de ces comédies tragiques à l'humour très british dont il a le secret. Les Comédiens dressent aussi un tableau saisissant du Haïti de Papa Doc.

Lundi 31 mai 2021 Sido, de Colette

Dans Sido Colette évoque le souvenir de sa mère tant aimée. Elle nous parle aussi de son père, « le capitaine », second mari de Sido, de sa sœur aînée, « l'étrangère », et de ses deux frères, « les sauvages », de l'amour qui unissait ses parents et de son enfance heureuse. Des confidences, des anecdotes, des dialogues sur tous les thèmes chers à Colette : l'amour, l'indépendance, la solitude, les souvenirs, les bêtes, la nature. Grâce à ce style dru, savoureux, propre à Colette, ces récits, d'une extraordinaire poésie, sont parmi les plus beaux de notre littérature.



Avertissement,

Par principe, tous nos débats et conférences sont à entrée libre

Mais si vous voulez encourager, et même participer à l'organisation de ces réunions, nous vous recommandons d'adhérer à l'association Agoraphilo.

Les cotisations permettent d'assurer la pérennité de l'activité.

._____

BULLETIN D'ADHÉSION 2020-2021 AGORAPHILO

AGORAPHILO

NOM : Prénoms :

Adresse email:

Téléphone:

Signature:

Association déclarée loi de 1901

Cotisation versée:

(Pour l'année : Membre adhérent : € 16. Etudiants, chômeurs,... : € 8)

Siège social : 93 rue Rouget de Lisle 93160 Noisy-le-Grand Tél. : 06 16 09 72 41

Notre site: www.agoraphilo.com